

L'héritage de la chouette de Chris Marker
« La philosophie ou le triomphe de la chouette » (épisode 13)
(1989 – 26')

Remarque : cette transcription est destinée à aider à la compréhension et l'étude de l'œuvre de Chris Marker. Elle ne peut être éditée sans le consentement de l'auteur du film. De plus, elle comporte un certain nombre de fautes de grammaire ou d'orthographe, mais aussi d'identification de lieux ou de personnes, que le lecteur aura soin de corriger par lui-même.

[titre] « 13 / PHILOSOPHIE / ou / le Triomphe de la Chouette »

Angélique Ionatos – La chouette ?

Théo Angelopoulos – La chouette ? Chouette quoi ?

Iannis Xenakis – La chouette ? Ah ! J'aime beaucoup la chouette, oui ! Je la vois jamais. Je l'entends parfois. Je sais pas si elle existe encore parce qu'elle était complètement décimée. Et puis, c'est Athéna. C'est la sagesse. À cause des grands yeux, je pense... qui voient la nuit.

Manuela Smith [transcription des sous-titres] – À cause de son regard, je pense...

Elia Kazan [transcription des sous-titres] – Les chouettes sont des énigmes pour moi.

Christiane Bron – L'*Athena noctua* comme petite chouette est vraiment ravissante. C'est un oiseau gris avec de grands yeux jaunes.

Patrick Deschamps – C'est un oiseau qu'on peut... que tout le monde a dû rencontrer une fois dans sa vie, même sans s'en rendre compte, en prenant peut-être ça pour un gros moineau, sans se poser de question. Mais quand on regarde les yeux de la chouette chevêche, on comprend que... en fait, c'est elle qui pose des tas de questions. [imite le cri] Alors, quand on entend ça, quand la nuit tombe et puis qu'on entend ça, ben, on se sent très très bien.

Vassili Vassilikos – Moi, j'ai peur de la chouette.

Cornelius Castoriadis – Moi, je suis fasciné par la chouette.

Giulia Sissa – Oui, j'aimerais avoir des yeux de chouette.

Christiane Bron – C'est en fait un oiseau qui est très plaisant, qui est agréable à regarder, en tout cas, qui est très agréable à voir voler aussi, puisqu'en fait, c'est un vol qui est très silencieux. C'est assez impressionnant de voir ces oiseaux voler.

Patrick Deschamps – Il y a eu des pétitions. On a des traces de pétitions des Grecs anciens parce qu'il y en avait tellement autour du Parthénon, en Grèce, on a des pétitions parce qu'il y a trop de chouettes qui chantent la nuit.

George Steiner – C'est une compagne un peu bavarde. C'est une compagne un peu locasse. Elle me fait penser au fait que la Grèce a été, dans sa culture antique, la première patrie de la parole.

Kostas Axelos – Le dernier des grands philosophes de l'occident, Hegel, a dit que l'oiseau de Minerve, la chouette, prenait son envol à la tombée de la nuit.

Renate Schleisser – *Die Eule der Minerva beginnt erst mit der ein brechenden Dämmerung ihren Flug.*¹

Michel Serres – Je n'ai pas un bon souvenir de cette phrase... Cette phrase me disait toujours que les philosophes ne se levaient qu'à la nuit, n'est-ce pas ! Ben, je suis très très ennuyé, moi, je me lève aux aurores. Je me couche tôt et je me lève tôt. Et je crois vraiment que la philosophie est plutôt... est plutôt du côté de la lumière que du côté... que de l'oiseau de nuit.

Patrick Deschamps – Elle nous donne des nouvelles du monde des ténèbres, du monde des morts, du monde de... du monde de... qu'on connaît pas... de, de... et elle pose sans arrêt la question « pourquoi ? », « pourquoi ? », « pourquoi vous me faites ça ? »

Michel Serres – Mais si on doit dire contre Hegel que la philosophie est une technique pour regarder dans l'obscurité, ce qui est caché dans l'obscurité, alors je prends très au sérieux l'oiseau lunaire.

Angélique Ionatos – C'est étrange cet animal, oui ! qui devient tout à coup l'emblème et le symbole de la sagesse. Elle regarde. Elle a l'air très sage. C'est la sagesse personnifiée. Et puis ensuite, elle a un petit mouvement de tête qui fait qu'elle devient comique. Alors donc, elle se fout un peu d'elle même, aussi, par la même occasion. C'est l'humour sur le monde et l'humour sur soi-même qui ne va pas sans une certaine naïveté qui... que traduit... que traduisent ses grands yeux ronds qui sont grands ouverts, comme ça, comme d'un enfant naïf et complètement ouvert au monde et tout à coup, il y a ce petit mouvement qui fait que l'humour intervient. Et c'est en même temps, la naïveté et l'humour. C'est peut-être ça la sagesse après tout !

Linus Benakis [transcription des sous-titres] – En résumé, disons qu'elle n'est pas simplement un beau spécimen du règne animal, du royaume des oiseaux, que nous prenons plaisir à voir : nous sommes formés par notre éducation à voir en elle un symbole de sagesse. Nous-mêmes, nous avons vécu cet âge où, quand nous étions à l'école, nous portions la casquette au sigle de la chouette, avec le nom de notre école. Après, bien sûr, nous avons eu sous les yeux en toute occasion, titres, sigles des académies, des universités, des sociétés, ce symbole omniprésent. C'est très agréable... On y puise un symbolisme universel, même ce beau rappel que la chouette est l'oiseau qui, la nuit, typiquement la nuit, voit sa proie dans les ténèbres. Ainsi, évidemment, la philosophie qui sonde les choses « obscures et profondes », peut être mise en parallèle avec les facultés de la chouette.

Merab Mamardachvili – Alors, je veux porter un toast à la philosophie. Pour moi, c'est... ça équivaut à porter un toast à la philosophie grecque, parce que toute philosophie, pour moi, par définition, est la philosophie grecque.

¹ Citation tirée de la préface des *Principes de la philosophie du droit* [Grundlinien der Philosophie des Rechts], publié à Frankfurt am Main, en 1972.

Kostas Axelos – La *philosophia* fait son apparition à partir de Platon.

Richard Bennett – Le mot « philosophie », ça fait toujours peur. Je me souviens quand j'ai fait une série d'émissions justement pour FR3, on me disait « surtout ne pas employer le mot « philosophie », car tout de suite les téléspectateurs vont tourner le bouton du poste. »

Kostas Axelos – Mais à partir de 1831, date de la mort de Hegel, on peut plus parler à proprement parler des philosophes. On peut pas nommer Marx un philosophe. On peut pas nommer Heidegger un philosophe. Ce à quoi une certaine, disons, tradition post-philosophique, métaphilosophique prétend, ce n'est plus être les instigateurs d'un système de philosophie, mais des penseurs du monde. La philosophie, donc, tout au long de sa marche qui a duré, à peu près, 2'500 ans a été essentiellement idéaliste. Elle a développé toutes les possibilités idéalistes, toutes les prises de positions idéalistes et elle s'est achevée.

Cornelius Castoriadis – Si on dit qu'il y a fin de la philosophie, il faut dire alors du même coup, il y a fin de la liberté, parce que la philosophie, c'est cela.

Kostas Axelos – La fin d'une chose dure plus longtemps que la chose elle-même. C'est-à-dire, quand je parle de la fin de la philosophie ou de la fin de la période grecque et histoire, cette fin est destinée à durer très très longtemps, jusqu'à ce qui est un problème, autre commencement, qui aura ou qui n'aura pas lieu.

Cornelius Castoriadis – Et la philosophie telle que les Grecs, et pas Platon, déjà avant Platon, c'est les présocratiques, l'ont créé, c'est précisément que je suis libre de penser, et je suis libre de m'interroger. Je ne suis pas arrêté par le fait que dans le Pentateuque, la vérité est déjà dite, et ce que je peux faire, au mieux, c'est un commentaire interminable, les volumes du Talmud, les uns après les autres, mais où il y a toujours un cran d'arrêt, il faut que, quelque part, tu justifies que ce que tu dis est compatible avec ce que... notre Père qui est aux cieux a dit et qui est consigné dans le livre canonique.

Guivi Margvelachvili – Dans cette époque, les hommes vivaient dans un texte, dans un texte sacré, compris ? La Bible. Et la Bible était, voilà la dimension textuelle dans laquelle ils se trouvaient, ils respiraient, ils pensaient et mouraient.

Cornelius Castoriadis – Les Grecs n'ont pas de prophètes. Il n'y a pas de livres sacrés en Grèce. Je ne connais pas un philologue qui ait tiré la conclusion de ce fait. Y a pas de livres sacrés en Grèce. Y a pas de prophète. Y a des poètes. Y a des philosophes. Y a des législateurs. Y a pas de prophète.

Guivi Margvelachvili – Monsieur, toute la philosophie des Grecs, c'est le *Kaelos Aeretae*. C'est un texte énorme. C'est un texte énorme.

Merab Mamardachvili – C'était eux-mêmes qui créaient ce texte. C'est pas en dehors d'eux.

Guivi Margvelachvili – Comment peut-on dire, n'est-ce pas, que la Grèce n'a pas de textes. La Grèce est texte.

Cornelius Castoriadis – Y a pas cette vérité dernière. Y a pas cette vérité incarnée par le parti ou par le secrétaire général. La question que se pose les Grecs, c'est ça l'origine de la philosophie, l'origine de la philosophie, c'est pas « qu'est-ce que l'être ? », parce que

« qu'est-ce que l'être ? », les Bantous ont une réponse. Tout le monde. Les Chinois, les Indiens... Y a des trucs énormes. Non ! C'est « qu'est-ce que je dois penser ? », n'est-ce pas ! Et ça commence par la critique des représentations de la tribu. Les gens croyaient que..., et puis viennent les philosophes présocratiques qui disent : « Ben tout ça, c'est des histoires. On raconte que..., c'est des fables. En fait, le monde est fait d'eau ou il est fait de l'*apeiron*², il est fait d'infini, comme dit Anaximandre », idée d'ailleurs indépassable, parce que le monde est fait d'infini... d'infinis grands et d'infinis petits, et d'infinis dans toute une série d'autres sens, bon !... Or, philosopher, c'est ce demander « qu'est-ce que je dois penser ? » Et ce que je dois penser ne peut pas s'éteindre. Une fois que la question a surgi, je suis toujours saisi par cette question : que dois-je penser de l'être ? Mais que dois-je penser aussi de mon savoir ? De ma pensée de l'être ? Commence le redoublement philosophique. Que dois-je penser de ce que je dois faire ? Que dois-je penser de la cité ? Que dois-je penser de la justice ? Et tout cela, ça fait partie de ce projet de liberté que les Grecs ont commencé. Si les Grecs ont créé quelque chose, c'est la liberté.

Dimitri Délis – D'abord, quand on dit libre, le mot grec *eleftheros*, cela signifie « je viens d'Éleusis³ ».

VOF – Éleusis, ces mystères, ces temples, ces chantiers navals.

Guivi Margvelachvili – Un homme qui vit ici, il veut la liberté. *Eleftheria*, n'est-ce pas ! C'est aussi un moment dans le texte grec. Platon, tous les philosophes, n'est-ce pas ! Ils se sont révoltés contre les dieux, contre la dictature des dieux, n'est-ce pas ! Hein ? Voilà !... Alors ils ont donné le texte de la liberté, n'est-ce pas ! Et c'est pour ça que nous aussi, nous voulons aussi... La Grèce aujourd'hui, pour nous, c'est l'ouest, quand même, hein !

VOF – Léonid avait écouté en silence, puis il demanda à porter un toast. Cela se passait à Tbilissi, en mars 1988. C'était un des rares endroits du monde où les mots avaient un sens et la philosophie, un enjeu.

Leonid Tchelidzé [transcription des sous-titres] – Buvons donc à la compréhension, à Bakhtine, au dialogue ! **Un intervenant** – Expliquez ! **Merab Mamardachvili** – Pourquoi ? D'accord ? Les Géorgiens disent que tous les gens bien sont des Géorgiens. Considérons donc Bakhtine comme un Géorgien ! **Un intervenant** – Comme un Grec ! **Merab Mamardachvili** – Comme un Grec ! Et les Grecs comme des Géorgiens ! **Leonid Tchelidzé** – « Dialogue » est un mot à la mode même en politique. Gorbatchev l'utilise, mais il est entré dans la langue soviétique de façon directe ou indirecte grâce à Bakhtine ! Il a très bien écrit là-dessus, c'est devenu commun : « nécessité du dialogue », « passage du centralisme et du monopole au pluralisme, à la pluralité des points de vue ». Buvons à ce que notre vie soit seulement un peu plus... dialogique !

² Concept philosophique présenté la première fois par Anaximandre au VI^e siècle av. J.C. pour désigner ce principe originel que recherchaient les tenants de l'école milésienne. Thalès voyait en l'eau le principe originel, la substance de toute chose. Pour Anaximandre, c'est l'*apeiron*, qui signifie illimité, indéfini et indéterminé, qui est le principe et l'élément de tout ce qui existe. L'*apeiron* est inaccessible à la sensibilité mais il doit exister. Il est nécessaire pour expliquer l'existence de tout ce que nous percevons. Il ne peut posséder de qualité déterminée et n'est désigné que négativement.

³ En grec, Elefsina.

VOF – Pour la plupart de nos interlocuteurs, l'exercice de l'intelligence était devenu sans risque. Ici, l'intelligence était toujours une arme et aussi une cible. Elle s'inscrivait dans un très ancien débat, celui du philosophe et du pouvoir.

Michel Serres – Je ne connais pas d'expérience où un philosophe, Aristote avec Alexandre, Platon avec les tyrans de Sicile, Voltaire avec Frédéric II, Diderot avec la Tsarine, etc. etc. Nous avons 1001 exemples de philosophes qui ont approché l'homme politique. Nous n'avons pas beaucoup d'exemples... Nous n'avons pas beaucoup d'exemples de réussite à cet égard.

Iannis Xenakis – Ça c'est lorsque les sages ne sont pas suffisamment sages. Mais, s'ils sont vraiment sages, c'est-à-dire presque divins, alors les choses ne devraient pas évoluer dans ce sens là.

Michel Serres – Je ne désire pas que l'humanité soit gouvernée par les philosophes. Une idée, vous savez, elle est toujours bonne lorsqu'elle n'a pas le pouvoir. J'aime les idées tant qu'elles ne sont pas fortes. J'aime les idées qui n'ont pas trop de poids. Dès qu'une idée commence à être dominante, aussi bonne soit-elle, elle devient abominable... Une idéologie est toujours une idéocratie et... et il n'y a pas de tyrannie plus mortelle. Ce qui me fait peur de faire une théorie politique, c'est que j'ai peur du pouvoir et je préfère le pouvoir du peuple, le pouvoir de l'argent, le pouvoir de n'importe quoi, plutôt que le pouvoir des idées. Chaque fois que les idées ont eu le pouvoir, elles ont tué des hommes. Et, la vraie estimation de la valeur d'une science ou d'une théorie, c'est le nombre de morts qu'elle n'a pas fait. Montre moi le nombre de tes morts et je te dirai ce que tu vauds.

Mark Griffith [transcription des sous-titres] - Avouons que les Grecs ont échoué, dans leur propre civilisation, à trouver une solution. Leurs cités luttaient entre elles. Ils rivalisaient. Les institutions démocratiques, les constructions philosophiques qui dotent de raison tous les êtres, mâles et femelles, la possibilité d'un univers ordonné où tous seraient sages et heureux, ils ne les ont jamais réalisées. Ils ne s'en sont approchés qu'une fois conquis, quand ils ne pouvaient plus imposer leur ordre politique ou militaire. Ce qu'il y avait de mieux chez eux pouvait alors être exploité et le reste abandonné. C'est un mystère à mes yeux, et il a une importance réelle pour notre culture, si semblable, avec le même accent sur la performance individuelle et la compétition, l'idée qu'on réussit aux dépens d'un autre, que la réussite de votre pays ne vaut qu'aux dépens d'un autre, la générosité pour d'autres pays ne venant qu'après coup, pour la supériorité morale, le postulat étant qu'un politicien n'est responsable que devant sa nation, comme les Grecs devant leur propre *polis* et vous devant votre famille.

Michel Jobert – Vous avez des civilisations qui ont des certitudes et qui n'ont pas d'inquiétudes. Je crois que l'Europe, procédant de la Grèce, est une... est le monde de l'inquiétude que je dirais, moi, vivifiante... La seule certitude européenne que je puisse exprimer aujourd'hui, c'est pas la perspective du grand marché unique de 1992 qui se fera probablement en 1995, s'il se fait, ou en 1998. Ça, bon, on verra ! Mais, ma certitude, c'est qu'il y a cet homme culturel européen et qu'il ne peut que s'exprimer chaque jour davantage, désormais. Et c'est ce que l'on verra apparaître. Alors, certains diront c'est une réaction contre l'envahissement de... de cette culture anglo-saxonne simplifiée, car tout est simplifié. Je ne le crois pas. Ça sera pas une réaction. Ça sera une sorte de... de retour à... à l'authenticité de l'inquiétude. Si l'Europe a été grande et les cultures européennes ont été grandes, et sont grandes, c'est parce qu'elles ont exprimé cette inquiétude fondamentale et libératrice.

George Steiner – Nous avons le moyen de détruire cette planète. Il paraît que c'est même pas très difficile. Des moyens chimiques et nucléaires, nous sommes pour la première fois maître absolu d'une planète où, pour moi, nous avons été invité mystérieusement, et nous l'avons salie, nous l'avons mis à sac, nous l'avons réduit à des ordures et nous sommes maintenant à la lisière de la détruire. Par contre mouvement, mystérieusement asymétrique, mais Héraclite aurait compris, c'est ça le mystère dans la chose, il aurait trouvé la formule de l'équilibre qui n'est pas un équilibre, qui est toujours en mouvement dynamique et dramatique : le déséquilibre de l'asymétrie. Par asymétrie, nous pouvons créer la vie. Nous sommes très très proche de la création *in vitro*⁴ de la vie multicellulaire et de pouvoir même choisir les formes génétiques qui nous semblent les plus propices à l'avenir de l'humanité. Nous sommes devenus les dieux, certains dieux, ironiquement... des dieux pris dans la trappe d'une opaque autodivinassation (sic). Et le conflit a été absolument pressenti, non seulement par les présocratiques pour lesquels le pas vers le savoir et le pas vers l'humanité, dans toute sa gloire et dans tout son péril : le philosophe qui tombe dans le puits parce qu'il est en train de calculer la distance de l'éclipse aux astres, et les femmes de la ville se moquent de lui, comme d'Aristote, plus tard, mais c'est le philosophe qui a raison. Archimède est dans son jardin. Il travaille un problème de géométrie, des sections coniques, je crois, du cinquième ordre, qui n'a été résolu qu'au XVII^e siècle. C'est Archimède qui avait posé les données du problème. On lui dit « l'ennemi vient vous tuer », il n'entend même pas, parce que c'est parfaitement sans intérêt qu'on vienne vous tuer. Ça c'est une bagatelle contingente comparé à l'éternité de l'équation. C'est la Grèce qui pose ce rêve de la connaissance qui transcende toute vie, toute vie individuelle et aujourd'hui, nous nous trouvons dans les grandes portes de la nuit, c'est-à-dire, si nous ouvrons ces portes là, il est concevable que la question même n'ait plus d'avenir. Mais, j'insiste, nous nous la posons d'après des données qui sont celles des dialogues platoniciens et lorsque le saint, l'homme absolu, dans le désert, l'hermite dit : « Je ne lis plus. Je n'écris plus. Je ne pense plus. Je donne de l'eau aux pauvres si je peux et je prie », c'est la contre-attaque contre Athènes, c'est la vieille contre-attaque qui dit : « La connaissance, la gloire, l'orgueil du cerveau, où est-ce que ça nous a amenés ? Au bord du suicide. » Et les Grecs savaient que c'était là la dialectique de la question et d'une des réponses possibles.

Leonid Tchelidzé [transcription des sous-titres] – La caméra tourne depuis longtemps. Elle montre des gens et des propos charmants, mais ça prouve une fois de plus la difficulté à franchir le pas qui mène à la mort ou à l'inconnu, car les Grecs assimilaient la mort à l'Inconnu. Pourtant ils savaient ce qu'est la mort. Il y avait le monde des Ombres, mais on ne connaît pas la Mort. Un des éléments dans notre situation non pas mondiale, mais réelle, ici, c'est la peur qui a tellement pénétré notre vie, nous a tellement dévastés, que nous ne savons même plus de quoi nous avons peur. « Nous avons peur des Autorités plus que de la Mort »... Une de nos tâches, disons, un peu terribles, c'est d'apprendre à vivre et à mourir dignement. Appeler à vivre libres, à vivre en hommes, est vain, si on n'a pas appris à ne pas craindre la mort, comme Socrate. Chez Platon, la philosophie est l'art de se préparer à la mort, et pas seulement pour Platon... Les Grecs savaient la dignité de la mort. Nous l'avons perdue par rapport à eux. Mourir, c'est se jeter hystérique, sur le feu ennemi – ou bien, pour nous, le suicide individuel. Buvons à la possibilité de savoir mourir dignement comme des philosophes...

⁴ Jacques Testart, biologiste français, a permis la naissance du premier bébé éprouvette (fécondation *in vitro*) en France : Amandine, née le 24 février 1982.

VOF – Et nos banquets s’achevèrent l’un après l’autre. Nos invités rentrèrent chez eux. Et les mots grecs poursuivirent leur chemin autour du monde, visibles, invisibles, clandestins, maquillés, équivoques, lumineux... Certains nous regardaient de travers, ceux que nous avons dû abandonner en route : « académie », « barbare », « catastrophe », « dolichocéphale⁵ », mais il avait fallu être injuste, arbitraire et nous fier davantage à l’aimantation mystérieuse des paroles qu’aux idées qui se présentaient si bien sur le papier. En fait, ces épisodes s’étaient composés à leur façon. Ils avaient suivi les consignes d’une grammaire cachée et c’était peut-être une preuve de plus que les mots et les mythes continuaient de vivre parmi nous, comme les anges de Wim Wenders. À la fin du banquet d’Athènes, nos amis s’entretenaient encore un moment. Dans les anciens banquets, aussi, on avait du mal à se quitter. Sur la table desservie, Jorgos⁶, notre machino, faisait une réussite... Ainsi, une fois de plus, la chouette avait eu le dernier mot. [le dos des cartes représente une chouette doré sur fond noir]

⁵ Signifie « qui a le crâne allongé ».

⁶ Jorgos Agelou.